Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 41 (2015)

Heft: 2

Artikel: L'argent en action chez les jeunes Suisse : structures économiques types d'échanges et comportements individuels

Autor: Plomb, Fabrice / Poglia Mileti, Francesca

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814141

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'argent en action chez les jeunes Suisses. Structures économiques, types d'échanges et comportements individuels

Fabrice Plomb* et Francesca Poglia Mileti*

1 Introduction

La question des jeunes et de l'argent est aujourd'hui, partout en Europe, fortement colorée par la mise à l'agenda public de l'endettement, voire du surendettement des jeunes. Tout un ensemble d'idées reçues circule en effet sur le « malendettement », les crédits à la consommation, la « litéracie financière » (Ducourant 2012). Il oriente par là la compréhension du rapport à l'argent de cette population vers les aspects problématiques de l'indépendance financière. Il consisterait ainsi en un mode de vie porté sur la consommation engendrant des dérives comme la consommation compulsive (Dittmar et al. 2007 ; Lejoyeux et al. 2002 ; Park et al. 2006 ; Rajamma et Neeley 2005) et son corollaire, l'endettement (Duhaime 2001 ; Lachance et al. 2005 ; Streuli 2007 ; Streuli et al. 2008). Or on peut dire, premièrement, que les études statistiques suisses montrent que les jeunes ne sont pas plus endettés que leurs aînés (Henchoz et Wernli 2012). Deuxièmement, l'entrée par l'endettement ne permet pas de comprendre les rapports complexes et diachroniques que les jeunes entretiennent avec l'argent dans une perspective d'émancipation de la dépendance financière à l'égard de leurs parents.

Dans cet article, fondé sur l'analyse de données recueillies dans le cadre d'une enquête empirique par entretiens[1], nous proposons de mettre l'accent sur un aspect peu étudié de la socialisation économique, à savoir la production des ressources économiques chez les jeunes. Nous montrons que la production des ressources dépend du statut des jeunes, qu'elle évolue au fil des trajectoires et qu'elle est modulée par des cadres institutionnels s'inscrivant dans un contexte socio-historique spécifique.

Les jeunes se socialisent économiquement en acquérant des dispositions économiques à échanger, épargner, consommer ou donner dans différents types d'échange formel et informel. Ainsi, la « production de ressources » se traduit concrètement par les modalités au travers desquelles les jeunes mobilisent différents types d'échanges pour faire face à leurs besoins au cours de leur parcours d'entrée dans la vie adulte.

* Département des sciences sociales, Université de Fribourg, CH-1700 Fribourg, fabrice.plomb@unifr.ch et francesca.poglia@unifr.ch.

1 Recherche financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique : « La socialisation économique. Comment devient-on un homo oeconomicus ? Production, gestion et utilisation des ressources financières par les jeunes » (requête FNS 100017_143195).

Les dispositions économiques vont donc au-delà de l'argent proprement dit qui est une matérialisation possible et importante des ressources dans son aspect de réserve de valeur transposable à tous les biens, mais qui n'est qu'un médium parmi d'autres des échanges (Dufy et Weber 2007, 54).

L'analyse des entretiens montre que la production des ressources monétaires successives auxquelles ils ont accès, mais aussi la signification qu'ils leur donnent, sont fortement liés aux structures temporelles à la fois objectives et subjectives qui organisent leur parcours de transition vers la vie adulte. L'acquisition d'un habitus d'acteur économique indépendant, projeté sur tous les jeunes comme idéal normatif des institutions du salariat, est considéré comme un enjeu important par les jeunes que nous avons rencontrés. Toutefois, les ressources libérées dans les échanges sociaux offrent des conditions de possibilités inégales à l'acquisition de cet habitus. Ce dernier dépend des ressources matérielles auxquelles ont accès les jeunes et des circuits de circulation de l'argent dans lesquels ils sont insérés. Les trajectoires diffèrent sensiblement suivant les chemins dessinés institutionnellement selon que l'on est étudiant, apprenti ou travailleur, renvoyant par-là à des modes de jeunesse forts différents (Bourdieu 1980).

Nous commençons par situer historiquement le rapport entre jeunesse et production des ressources économiques. Dans un deuxième temps, nous discutons des différents modèles institutionnels inspirés des propositions de Polanyi (1983) afin de rendre compte des types d'échanges de ressources au fil des trajectoires de formation et d'insertion professionnelle. Enfin, nous montrons à partir d'études de cas concrets comment trois catégories de jeunes (étudiants, apprentis et jeunes sans formation) produisent des ressources, les utilisent, et s'inscrivent dans des formes d'échanges spécifiques.

2 Argent de poche et consommation : de l'argent privé à l'argent public

En suivant une perspective historique, les travaux sur les enfants montrent comment ils se constituent comme catégorie à part entière (Ariès 1975) avec un statut différent des adultes au cours du XIXème siècle. D'enfants travailleurs, intégrés tôt et sans transition dans les activités de travail des parents ou des adultes, ils deviennent progressivement l'objet d'attentions spécifiques (Praz 2005). Cette attention portée à l'éducation des enfants et à leur place dans la société est bien entendu fortement liée à l'intervention de l'Etat qui, en Suisse, interdit le travail des enfants en 1877[2], et promeut dans la foulée l'école publique obligatoire. De producteurs de revenus participant à la charge financière familiale, les enfants deviennent objets de transferts financiers de la part des adultes. Les conditions de vie des enfants, leur coût dans le prolongement de la période improductive propre au moratoire de la jeunesse qui

2 Date de la loi sur l'interdiction du travail des enfants de moins de 14 ans.

se prolonge avec l'école et les études (Galland 1997), apparaissent alors comme des questions publiques qui font débat en particulier à partir de la crise économique des années 70.

Dans ce contexte, la sociologie s'est penchée sur les tensions émergeant de l'allongement de la jeunesse entre, d'une part, les aspirations des jeunes à une autonomie toujours plus grande dans de nombreuses sphères de leur vie (sociabilité, sexualité, goûts, consommation, etc.) et, d'autre part, la contrainte de la dépendance financière face à leur famille (de Singly 2000). Les enquêtes montrent en effet une tendance à la « refamilialisation économique » des parcours de vie (Van de Velde 2012), en particulier dans un contexte de crise qui rend la transition vers l'emploi plus précaire. Le moment de la décohabitation parentale et de la conjugalité installée sont en moyenne négociés et repoussés dans le temps (Van de Velde 2008). De ce fait, les relations avec la famille se jouent différemment selon la situation financière de cette dernière et les projets dans lesquels s'inscrivent les jeunes. Dans ce cadre, les jeunes précaires sont ceux pour lesquels la tension entre autonomie et indépendance s'avère la plus forte et ce d'autant plus si la famille elle-même connaît une instabilité de ses ressources (Plomb 2005 ; Goyette et al. 2011, 2).

Par ailleurs, enfants et jeunes acquièrent, dès le début du XXème siècle, des droits qui font entrer de plein pied l'administration publique dans l'espace privé familial (Schultheis 2008), que ce soit sous l'angle de la police des famille (Donzelot 1977) ou celui des transferts de la part de l'Etat social (sous forme d'allocations familiales, de bourses, etc.). Ce mouvement général de publicisation de la morale familiale (Lenoir 2003) est parallèle à l'élargissement des circuits de circulation des ressources. D'un modèle de production des ressources centré sur la famille[3], nous vivons, depuis le début du XXème siècle, sous le régime d'un modèle tripartite de circulation des ressources (Esping-Anderson 1999) dont la famille n'est qu'un des pôles. Le marché (à travers le travail salarié, la distribution des revenus du travail, le crédit à la consommation, etc.) et l'Etat social (dans son rôle de prélèvement et redistribution des ressources) participent fortement à la mise en circulation des ressources économiques des ménages. Ce faisant, la famille est perçue aujourd'hui, dans les champs économique et étatique, comme une unité de consommation[4] tout autant voire plus que comme une unité de production.

Ces représentations partagées ne sont pas sans effet sur les recherches concernant les jeunes et l'argent. Comme nous l'avons montré par ailleurs (Henchoz et al. 2014), l'essentiel des recherches sur cette thématique a trait à l'argent de poche et à la consommation. Bien que ces pratiques revêtent une certaine importance dans la compréhension de la socialisation économique, elles ne forment que la partie

3 Représenté, comme le montre Lenoir (2003, 420–426), en particulier par les indépendants, agriculteurs, commerçants, artisans qui sont en déclin constant depuis le début du XXème siècle.

4 Les enfants apparaissent également comme des prescripteurs de consommation des familles aux yeux du marketing. Pour plus de développements sur les enfants consommateurs, voir la revue faite dans Henchoz, Poglia-Mileti et Plomb (2014).

émergée de la participation des jeunes en tant qu'acteurs économiques. L'argent de poche apparaît sous cette appellation uniquement lors de la première phase plutôt précoce de leur trajectoire d'« adultisation ». Leurs modes de consommation sont quant à eux fortement imbriqués aux sources de production de l'argent et à la gestion qu'ils en font. Ils ne peuvent se comprendre pleinement sans prendre en compte l'ensemble des scènes sociales (Dufy et Weber 2007 ; Weber 2009) sur lesquels les jeunes expérimentent des comportements et des raisonnements économiques.

3 Méthodologie

Notre matériau de recherche, tiré d'une enquête[5], consiste en données de récits au travers d'entretiens compréhensifs (Kaufmann 1996)[6]. Dans cet article, nous nous appuyons sur 76 entretiens qualitatifs menés avec des jeunes entre 18 et 25 ans, réalisés en Suisse romande et plus spécifiquement dans le canton de Fribourg[7].

3.1 Données socio-démographiques

Le choix de nos trois catégories de jeunes en lien avec la formation effectuée se justifie par l'existence de modes de vie relativement distincts et séparés en Suisse selon la voie professionnelle choisie. Les types de contraintes institutionnelles, les liens avec le monde du travail, la dépendance financière à des tiers au cours de ces trois trajectoires d'entrée dans la vie professionnelle diffèrent profondément (Plomb 2005). Bien sûr, l'âge moyen de nos interviewés change selon la situation de formation. Les étudiants étant à un degré de formation plus élevée et donc plus dépensier en terme de temps passé sur les bancs d'école, ils ont, dans notre échantillon, en moyenne 23 ans ; les apprentis interviewés ont en moyenne 20 ans et les jeunes sans formation 23 ans. On compte, parmi les entretiens réalisés, 42 étudiant·e·s (28 femmes et 14 hommes), 22 apprenti·e·s (13 femmes et 9 hommes) et 12 jeunes sans formation (4 femmes et 8 hommes)[8]. Les étudiants présentent un revenu mensuel moyen plus élevé (CHF 1 502.–) que les apprentis (CHF 1 052.–). A ce propos, et contre le stéréotype de l'étudiant vivant en dehors du marché du travail, il faut souligner

5 Les entretiens ne sont qu'une partie de la recherche SAJE qui comprend également des analyses de données secondaires et un questionnaire en ligne.

6 Nous parlons ici d'entretien compréhensif au sens où cette méthode semi-directive cherche à comprendre les catégories des membres (comme le disent les anthropologues), leurs cadres de pensée qui tiennent à la fois à des histoires personnelles mais également à des régularités sociales.

7 Des entretiens sont en cours de réalisation en Suisse alémanique au moment d'écrire cet article. Nous n'en tenons pas compte dans notre analyse.

8 A noter que globalement en Suisse, 2/3 des jeunes entrent en formation professionnelle suite à la scolarité obligatoire (dont 90 % obtiennent un diplôme de degré secondaire II). Les diplômés universitaires ou en formation supérieure professionnelle (HES) représentent entre 25 et 30 % de chaque cohorte. Enfin, les jeunes sans formation représentent 10 % de la population jeune en Suisse (Scharenberg et al. 2014).

que la grande majorité d'entre eux travaille à côté de leurs études, ce qui explique en partie ces montants. Les jeunes sans formation sont, pour leur part, concernés par une plus grande variabilité des revenus mensuels selon leur statut par rapport à l'emploi (de CHF 270.– à CHF 4 000.–). Du côté des dépenses mensuelles cette fois, le même constat est de rigueur : les étudiants dépensent plus que les apprentis (CHF 1 135.– pour CHF 689.–) alors que les jeunes sans formation présentent des niveaux de dépense très variables. Concernant l'origine, on constate qu'une part élevée des étudiants a un père ayant accompli une formation de degré tertiaire (25 sur 42), cette proportion étant très réduite pour les apprentis (5 sur 22) et les jeunes sans formation (aucun). A noter encore que la décohabitation familiale est plus fréquente chez les étudiants (seuls 14 vivent avec leur famille) et les jeunes sans formation (3 sur 12) que chez les apprentis (16 sur 22 vivent chez leurs parents).

Ces quelques indications, qui n'ont pas valeur statistique, montrent cependant un certain nombre de tendances qu'il s'agit de prendre en compte dans les analyses d'entretien qui suivent.

3.2 Saisir la production des ressources par les entretiens

Comment aborder la question de la socialisation économique sous l'angle de la production des ressources par le biais d'entretiens qualitatifs ? Nous sommes en effet confrontés à des discours rétrospectifs sur des périodes de vie passées. Dans notre approche analytique, nous prenons au sérieux le langage et les catégories au travers desquelles les jeunes livrent un récit au chercheur. Ils ne décrivent pas seulement une trajectoire que l'on peut objectiver après-coup, mais ils défendent aussi un point de vue, un « monde de croyances » (Demazière et Dubar 1997) qui réunit un certain nombre d'épisodes vécus et d'arguments sur leur façon d'être et de vouloir être des acteurs économiques. Autrement dit, ces récits apparaissent comme des condensés sociaux de la socialisation économique. Nous analysons donc ces récits au travers de l'approche structurale proposée par Demazière et Dubar (1997) qui permet d'accéder à une compréhension fine des types d'échanges et des formes de circulation des ressources au travers des usages que les jeunes font des mots et catégories liés sémantiquement à l'argent suivant les périodes de leur vie auxquelles ils font référence.

Nous cherchons, dans cet article, à reconstituer les trajectoires subjectives des jeunes autour de leurs ressources économiques successives. Quelle mise en intrigue font-ils de cette apparition de l'argent dans leur vie ? Comment nomment-ils les ressources financières auxquelles ils ont accès à chaque étape marquante de leur vie ? Comment mettent-ils en mots leurs comportements actuels et leur représentation du futur ? Ces trajectoires subjectives, qui se donnent à voir dans l'analyse des stratégies d'énonciation des jeunes (Demazière et Dubar 1997, 301), relèvent de temporalités très contrastées qu'il s'agira de mettre en évidence.

4 Les circuits de production des ressources

Avant d'analyser les « trajectoires fiduciaires » des jeunes, à savoir la manière dont ils ont accès à l'argent, il importe de nous questionner théoriquement sur les types d'échanges susceptibles d'être mobilisés par les jeunes durant leur parcours de socialisation économique afin de produire des ressources. Premièrement, celles-ci ne se réduisent pas à l'argent ; deuxièmement, elles prennent des formes et des significations différentes selon les relations dans lesquelles elles sont produites.

En nous appuyant sur Polanyi (1983), nous prenons en compte l'ensemble des types d'échanges dans lesquels des ressources matérielles sont produites. Les échanges ont pour effet de libérer des ressources matérielles (des objets de toutes sortes qui ont une valeur d'usage) ou monétaires (l'argent comme équivalent universel qui peut prendre lui aussi des formes diverses : les cartes de crédit, un compte en banque, un porte-monnaie, une tirelire). L'approche historique de Polanyi permet de distinguer 4 types d'échanges qu'il nomme « principes de comportement » (voir tableau 1).

Premièrement, lorsqu'ils s'exercent sous le signe de la réciprocité, les échanges sont à rayon court, au sein de relations sociales proches sous forme de cadeaux, de dons, de transmission de patrimoine d'une génération à l'autre. C'est le principe de symétrie qui règle ces transactions. Ce premier type d'échange ne se limite pas uniquement à la période de l'enfance. Il continue d'exercer un rôle important dans la production de ressources au fil des trajectoires des jeunes.

Un deuxième type d'échange est celui qui s'exerce entre familles et Etat social. Allocations familiales, de formation, bourses, prêts, subsides et aides sociales de toutes sortes sont des transferts qui s'effectuent sous le régime de la redistribution. Nous verrons que ces ressources n'apparaissent pas toujours et tout de suite de manière explicite pour les jeunes et ceci, pour une raison évidente : elles passent le plus souvent par les parents qui sont les cibles privilégiées de l'Etat social au travers de la fiscalité. Ce sont eux qui gèrent dans un premier temps ces ressources issues de la redistribution sans qu'elles n'apparaissent sous cette forme aux yeux des jeunes.

Le troisième type d'échange relève plutôt de la sphère domestique, de l'autoproduction de ressources, de ce qu'en opposition à la sphère de production, il est d'usage de nommer reproduction. Tout le travail du « care » au sein de la famille (Molinier et al. 2009) opère une forme de mutualisation des ressources par la production de repas en commun, la lessive, l'usage des mêmes locaux, meubles, objets. Ce type d'échange cantonné à l'unité domestique parvient à la conscience des jeunes lorsqu'ils partent du foyer familial pour occuper leur propre logement. Ils doivent alors produire par eux-mêmes et pour eux-mêmes ces ressources du quotidien qui auparavant étaient réalisées par leurs parents (leur mère en particulier)[9].

9 C'est ce qui explique à ce propos que nous puissions constater, sur le plan statistique, que les jeunes qui vivent hors du foyer parental ont un niveau de revenu, d'équipement et de satisfaction par rapport à leur besoins inférieur à ceux qui vivent encore avec leurs parents (Henchoz et Wernli 2012).

Tableau 1 Résumé des modèles institutionnels de l'économie selon Polanyi (1983)

Principes de comportement	Modèles institutionnels	Types de ressources[a]
Réciprocité	Symétrie	Dons, cadeaux, transmission de patrimoine, etc.
Redistribution	Centralité	Allocations, bourses, subsides, aides sociales diverses, etc.
Administration domestique « oeconomia »	Autarcie	Repas, lessives, nettoyages, mutualisation des ressources au sein du foyer, etc.
Troc ou échange	Marché	Jobs, travail salarié, prêts entre amis, etc.

a Cette dernière colonne n'est pas reprise du livre de Polanyi. Elle s'appuie sur les analyses tirées de notre recherche.
Source : Polanyi (1983).

Enfin, le dernier type d'échange, le plus visible et communément pris en compte dans la littérature, est celui qui passe par la contractualisation sur un marché. Jobs, formes de salarisation précoces à l'intérieur de la famille, prêts ou échanges entre amis, etc. participent à ces échanges explicites dans lesquels l'argent est plus souvent présent que dans d'autres formes d'échange. De par le caractère uniquement monétaire des ressources mobilisées, ce type d'échange est celui qui favorise le plus l'acquisition de dispositions propres à l'homo oeconomicus. Même si elles sont plus ou moins précoces selon les jeunes, les ressources monétaires apparaissent progressivement, au travers d'usages changeants au fil du parcours des jeunes.

La mise en évidence de ces différents types d'échanges permet de mieux comprendre la place de l'argent dans le passage de l'enfance à la vie adulte par rapport à l'ensemble des ressources produites. L'argent et l'accès au marché pouvant remplacer selon les moments du parcours les autres formes d'échanges et de circulation des ressources. On pourrait dire que dans ces moments-là, le besoin de « liquidité » des jeunes s'accroît en même temps que l'exigence de solvabilité, alors qu'ils investissent à la fois le marché du travail et de la consommation.

4.1 Du don initial à l'apparition de l'argent

Les enfants apprennent depuis petits à saisir la valeur des objets qu'ils échangent, la question de la propriété, ce qu'ils gardent et ce qui disparaît par la consommation (notamment la nourriture). Ils acquièrent également les raisonnements liés aux échanges et à la réciprocité (Berti et Bombi 1988). Les cadeaux sont alors au centre de cette socialisation économique précoce en tant que ressources nouvelles, externes au quotidien, marquant symboliquement des étapes régulières (fêtes et anniversaires). Ils forment un circuit d'échanges ancré dans la famille élargie qui comprend également les grands-parents, les oncles et tantes et plus largement les

parrains et marraines. Cette réciprocité initiale mentionnée par Polanyi est une condition de possibilité des échanges qui suivent au cours de la vie. Ce sont des dons quasi inconditionnels dans le sens où ils engagent les enfants dans des obligations de recevoir et de rendre non immédiates et socialisent les jeunes aux premières formes de raisonnement économique.

L'apparition de l'argent marque une étape subjective importante. Lors des entretiens, les jeunes saisissent (rétrospectivement) cette apparition de l'argent au travers de la mémorisation de petits moments phénoménologiques marquants.

> *Je pense que de temps en temps ils devaient nous donner de l'argent pour genre les mercredis je me rappelais qu'on achetait des bonbons au Vis-à-vis, mais c'était peut-être 5 francs pour acheter du pain et puis avec la monnaie qui restait des bonbons, des choses comme ça. (...) on sait que si on va à la chambre à lessive, il y a toujours des gens qui oublient leur monnaie, alors on allait prendre de temps en temps!* (Roxane, 20 ans, étudiante en lettres)

Ce premier argent qui apparaît dans les souvenirs des jeunes devient une ressource économique explicite, qui ouvre à une nouvelle capacité d'agir sur des choix propres (Poglia Mileti et al. à paraître). Même si les dons et échanges internes à la famille continuent de participer au stock des ressources disponibles lorsque les enfants finissent l'école, la monnaie fiduciaire revêt dans ces moments un potentiel permettant plus que l'usage d'un objet reçu. Cette médiation symbolique que constitue l'argent ouvre un champ de l'expérience plus abstrait qui appelle des compétences nouvelles. Comme moyen universel d'échange, l'argent permet également aux enfants d'envisager des transactions moins spécifiques aux relations personnelles et familiales. Il ouvre à la découverte d'échanges avec des inconnus. Il ne fait pas disparaître les autres ressources matérielles, mais il prend peu à peu le pas sur ces dernières dans l'appréhension subjective que les jeunes se font de leurs ressources globales. Les cadeaux en provenance de la famille se transforment petit à petit en argent, les visites auprès des grands-parents, les travaux ménagers, les notes à l'école[10] sont peu à peu conditionnées à une réciprocité monétaire.

4.2 De l'argent de poche au « vrai travail »

Une étape marquante de cette évolution est celle de la fin de la scolarité pour les apprentis et les jeunes en formation, et de la fin du collège/gymnase pour les étudiant·e·s universitaires. L'argent de poche, auparavant alloué à des dépenses libres, à l'apprentissage de l'usage de la monnaie, se mue peu à peu en un argent donné pour des dépenses précises (les repas à l'extérieur, le coiffeur, un achat d'habits, etc.). Le petit job comme le *baby sitting*, les loisirs rémunérateurs (moniteur/trice de foot, de gymnastique) se transforment en « vrai travail » qui prend une place régulière dans le quotidien des jeunes.

10 Hervé Glévarec (2010) parle ainsi de salarisation précoce des enfants.

> *Oui j'ai changé, c'était plutôt du baby-sitting ça je le faisais au collège… en fait dès que j'ai commencé l'uni, j'ai trouvé, j'ai travaillé dans un magasin pour femmes justement… c'était dans un centre et pis c'est… X je ne sais pas si tu connais? (…) Oui enfin là j'ai commencé à vraiment travailler.* (Sabrina, 25 ans, étudiante en économie)

Le travail salarié, clairement produit sur le marché, offre alors des ressources autonomes, séparées de la sphère privée, qui, en particulier chez les étudiant·e·s, s'ajoutent à celles issues de la cohabitation familiale (autoproduction) et des transferts sociaux (comme les allocations de formation qui transitent par les parents).

4.3 Une définition du besoin inversée

D'une découverte et d'une ouverture sur des espaces autonomes, l'argent devient un enjeu. Les jeunes ressentent alors le besoin d'un afflux régulier voire continu d'argent pour répondre à un mode de vie plus ou moins distinct des parents selon les situations. Les sorties, les cigarettes, les habits sont ces formes de dépenses qu'ils savent peu prioritaires aux yeux de leurs parents mais qui comptent pour leur propre émancipation de la sphère familiale.

> Julie : *Je crois que dès le moment où t'as de l'argent courant sur un compte… que tu sais que tu vas retirer régulièrement (…). Ouais il part dans des glaces… dans des machins, des sorties. Pis tu vois tu deviens plus grand donc tu…*
>
> Interviewer : *T'as aussi plus besoin d'argent c'est clair et pis…*
>
> Julie : *Shopping enfin ouais ce n'est pas pour rien qu'on est des filles hein!* (Julie, 24 ans, étudiante en anthropologie)

Devenir « grand », c'est ainsi apprendre à formuler ses besoins par soi-même, négocier et trouver les formes d'échange à mobiliser pour y répondre. Si auparavant, les parents définissaient quels types de dépenses nécessitaient une sortie d'argent vers leurs enfants, le rapport s'inverse progressivement selon l'autonomie acquise par les jeunes.

Dans cette progression de la capacité à définir ses besoins, il y a une forte différenciation entre les jeunes selon la carrière de formation et/ou professionnelle empruntée. Celle-ci fixe en grande partie *l'inscription temporelle de leur indépendance* et par là, les interactions avec leurs parents dans ce processus d'accès à un ménage propre. Le fait de vivre encore ou non sous le même toit que les parents oriente également les interactions qui se jouent dans ce processus d'« indépendantisation ».

4.4 Espaces autonomes de production des ressources

Répondre à ces besoins nécessite également de mettre en place des stratégies de production de ressources autonomes. Ainsi en est-il de la recherche du gratuit sous

toutes ses formes (Dagnaud 2013) à l'instar des sports gratuits dans les collèges ou à l'Université, d'un accès à Internet uniquement dans les zones wi-fi libres, de téléchargements de musique, d'emprunt de la voiture des parents pour les sorties, de la resquille dans les bus, du retardement du paiement des factures, etc. Les jeunes déploient également toutes sortes de techniques afin de mutualiser les ressources et les dépenses : colocation, réciprocité dans les sorties (paiements de tournées, achats en commun). Tous les types de comportements et d'échanges qui sont distingués dans le modèle de Polanyi sont donc mobilisés ici, que ce soit la réciprocité, la production propre de ressources (autoproduction/mutualisation) et le marché (même si c'est celui du gratuit).

Dans une période de transition au cours de laquelle les jeunes ne sont pas totalement indépendants financièrement, ils font ainsi preuve de capacités culturelles (Cérézuelle 1997) à faire face au manque de ressources. Les échanges entre pairs leur permettent d'élargir les lieux de production sur une plus grande surface sociale et dans des espaces intermédiaires (Roulleau-Berger 1993) peu institutionnalisés avant d'être complètement indépendants financièrement. Les espaces autonomes permettent de pallier aux « trous » laissés par ce statut transitoire caractérisé par des négociations permanentes avec les parents et les institutions. C'est le cas en particulier de l'autoproduction propre à la sphère domestique qui se présente comme ressource à produire par soi-même lorsque les jeunes partent de chez leurs parents (lessive, nourriture, nettoyages, etc.). L'indépendance économique correspondrait ainsi, dans notre démonstration, à ce moment où les différents types d'échange mentionnés sont autogérés dans un ménage propre.

Pour terminer sur ce point, on peut retenir deux éléments. Premièrement, on constate un mouvement général chez les jeunes de dématérialisation progressive des ressources (l'accès à l'argent et le besoin d'argent) qui est un enjeu à négocier dans la transition entre la famille d'origine et la formation d'un ménage propre et indépendant. Deuxièmement, « devenir grand » suppose de s'individualiser et donc de se désolidariser de l'équilibre construit par sa famille entre les différents types d'échanges susceptibles d'occasionner des ressources. L'argent sert en ce sens de support intermédiaire dans cette phase de transition.

Nous avons pu jusqu'ici retracer les étapes-clef de production des ressources telles qu'elles apparaissent dans les récits des jeunes. Nous souhaitons pour la suite mettre en exergue l'effet de différenciation des parcours d'entrée dans la vie professionnelle (étudiants, apprentis, sans formation) sur ces trajectoires fiduciaires.

5 Les effets de différenciation des parcours d'entrée dans la vie professionnelle

L'analyse des entretiens nous a permis de constater que les récits d'argent sont structurés par des temporalités et des rapports à l'avenir très divergents selon les

jeunes. Ce lien entre représentations de ses ressources économiques et perception du temps passe par la médiation des trajectoires d'entrée dans la vie professionnelle empruntées par les jeunes. Nous commençons donc par clarifier théoriquement la nature du lien entre structures économiques et structures temporelles avant d'aborder l'analyse des effets de différenciation des parcours.

5.1 Structures économiques et structures temporelles de l'argent

Bourdieu (1977 ; 2012) a tôt mis en évidence dans ses travaux sur l'Algérie le lien intrinsèque entre les structures économiques, à savoir les régularités du monde économique à un moment donné, et les structures temporelles qui mobilisent des comportements individuels, espérances et attentes adaptés à ces régularités. Si cet auteur analysait ces questions dans un contexte de changement rapide de l'Algérie des années 60 où l'économie capitaliste colonisait une partie de l'économie traditionnelle paysanne, son approche nous permet de mieux comprendre les affinités entre les modes de production de ressources chez les jeunes et leurs horizons temporels.

Premièrement, le modèle de réussite privilégié en Suisse est celui du salarié ou de l'indépendant qui a acquis cet esprit de prévision et de calcul dont parle Bourdieu (2012, 101–106) et qui apprend à thésauriser, à anticiper sur l'avenir en épargnant (Boltanski 1966 ; Henchoz et al. 2014). Cet esprit économe qui convoque des comportements temporels tournés vers la prévision de l'avenir est tout entier présent dans une éthique du travail marquée par l'effort dans la durée et dans la satisfaction différée (Sennett 2006 ; Weber 2008). Si l'on trouve des traces de ce modèle idéal en filigrane des comportements économiques, notamment d'épargne, des jeunes interviewés[11], leurs trajectoires et les modalités de production de leurs ressources sont relativement éloignées du travail salarié tel que décrit ci-avant. Il s'agit donc de décrypter ce que leurs parcours d'insertion professionnelle, d'inscription dans le temps de ce modèle salarié (Plomb 2005), impliquent comme temporalité spécifique et comme type de production des ressources.

Deuxièmement, comme nous l'avons vu précédemment, le médium de la monnaie n'apparaît pas tout de suite dans les premiers temps de la jeunesse. Les autres types d'échange que nous avons mis en évidence (réciprocité, autoproduction en particulier) sont précocement plus présents et plus proches du champ d'expérience directe et pratique. L'arrivée progressive de l'argent autonome projette les jeunes dans un espace-temps plus abstrait, moins lié aux relations entre proches et aux comportements d'échange quotidien. Il nécessite un apprentissage plus marqué par l'expérimentation que par l'observation[12]. Or, expérimenter c'est se confronter aux conséquences de ses actes, aux sanctions possibles de comportements inadéquats. Comme le dit Bourdieu (1977, 24) :

11 Dans nos entretiens, en effet, environ 40 % du revenu mensuel des apprentis est consacré à l'épargne contre 25 % pour les étudiants.

12 Sur les différentes modalités de socialisation économique, voir notre article (Henchoz et al. 2014).

> *[Ainsi] est-il plus facile de gérer raisonnablement des réserves de biens de consommation que de distribuer sur tout un mois une somme d'argent ou d'établir une hiérarchie rationnelle des biens et des dépenses : la propension à tout consommer est infiniment moins grande que l'inclination à réaliser d'un coup l'argent possédé.*

L'expérience de gestion autonome de la monnaie fiduciaire, fournit les incitations quotidiennes, les rappels à l'ordre, les échéances qui constituent la temporalité de l'accès à l'indépendance économique. Ce n'est donc pas la même chose que de vivre la vie d'étudiant comme une parenthèse avant la « vraie vie », de préparer sa vie professionnelle (apprentis) ou d'être dans l'incertitude de l'avenir dans le cas des jeunes précaires.

5.2 Le monde étudiant : une expérimentation sous contrôle

Le monde étudiant[13] se définit majoritairement au travers du modèle d'expérimentation positive mis en évidence par les sociologues de la jeunesse (Galland 1997). Les analyses des entretiens montrent que le moment des études est vécu comme une parenthèse durant laquelle on expérimente une autonomie sous contrôle. Les parents sont plus ou moins présents selon que les étudiant·e·s habitent encore à leur domicile ou qu'ils vivent dans un logement indépendant dans le lieu de leurs études notamment. Alternant entre « le modèle de la symétrie » et celui de « l'autarcie » où les comportements d'administration domestique visent tant la maison familiale que le logement propre, les mouvements de cohabitation et de décohabitation donnent lieu à des négociations permanentes entre parents et enfants sur les dépenses et les flux d'argent ou de ressources matérielles, sur ce qui peut être fait de manière autonome et sous le regard des premiers.

> *Et elle m'avait dit, au départ : « tu pars de la maison, tu te gères » enfin dans le sens pas « on t'abandonne » parce que les assurances c'est toujours eux qui les prennent en charge, je n'ai pas assez de moyens financiers pour me gérer donc ils sont toujours derrière. Mais c'est moi qui dois payer mon appartement et mes dépenses de vie quotidienne. (...) au départ elle a eu très peur dans le sens que chaque fois que j'arrivais à la maison elle voulait me donner 100 balles par-ci 100 balles par là et j'ai dû lui dire « Eh oh stop » [parle plus fort]. Je me suis engagée... enfin vous m'avez dit de m'assumer... je m'assume...* (Julie, 24 ans, étudiante en anthropologie)

Les étudiant·e·s évoluent dans une recherche d'autonomie qui est accompagnée et parfois encadrée par les parents. Ils se défendent en contrepartie de se « gérer » et argumentent dans les entretiens autour du « je » (« c'est moi qui ») sujet de l'organisation de leur propre vie économique. Dans son récit, Julie met à distance ses

13 Dans notre recherche, il s'agit exclusivement d'étudiants universitaires.

parents dans un jeu de connivence amusé avec l'interviewer en objectivant leurs peurs et angoisses de la voir partir. Le collège et l'Université sont présentés comme deux univers très fortement clivés en termes de besoins financiers.

> *Alors moi c'est Université là où je suis en colocation. Mais c'est vrai… le collège non c'était un système bien roulé enfin rodé quoi je veux dire… C'était comme… t'avais ma fois cet argent pour manger à midi et après tu rentrais le soir. Mais à 40 francs d'argent de poche tu peux prétendre à quelque chose. (…) et puis justement ben le matin, je ne m'en souciais pas du tout avant… Enfin, t'as les Kellogg's qui sont prêts sur la table.* (Julie, 24 ans, étudiante en anthropologie)

L'autonomie partielle de la période universitaire amène à de nouveaux raisonnements économiques qui impliquent un esprit de prévision à court terme.

> *Mais des fois tu ne sais pas ce que tu fais le soir et puis c'est très difficile de te limiter et puis même midi…. j'ai beau essayer d'acheter à l'extérieur, je n'arrive pas à tenir à 260 francs quoi, parce que c'est 260 francs matin-midi-soir maintenant qu'il faut compter.* (Julie, 24 ans, étudiante en anthropologie)

L'argent auparavant complètement disponible pour une consommation personnelle est dès lors à compter pour assurer les besoins quotidiens réguliers. L'argent se leste d'un poids différent. Cette situation inédite incite les jeunes à développer de nouvelles stratégies : les jobs bien sûr (40 étudiants sur 42 ont un emploi salarié) mais également les cadeaux demandés qui concernent alors l'aménagement de l'appartement (des appareils-ménagers, miroirs, meubles), les études (don d'ordinateur) ou le sport (transmission d'habits ou de matériel des frères et sœurs). Bien que symboliquement difficiles – « ça m'emmerde presque d'avoir ce lit avec moi-même » (Julie, 24 ans, étudiante en anthropologie), les objets qui transitent du foyer familial au nouveau foyer rappelant parfois des tensions affectives d'un monde d'avant – ces transferts de ressources matérielles pourvoient aux besoins de base en évitant toute sortie d'argent. A travers leurs dons, la plupart des parents délivrent un message selon lequel les enfants peuvent toujours compter sur leur aide (Henchoz 2012).

Cette autonomisation encadrée des étudiant·e·s telle qu'elle s'organise dans les négociations entre parents et enfants a son pendant institutionnel. Selon le « modèle de la centralité » de Polanyi, qui renvoie aux dispositifs d'aide étatiques fondés sur le principe de redistribution dont les destinataires sont les familles, les jeunes ne sont pas considérés comme des acteurs économiques à part entière. Ils restent soumis aux droits alloués à leurs parents, évalués sur la base du revenu familial[14]. Comme le montre le cas-limite ci-après, les étudiant·e·s, de par leur statut intermédiaire,

14 Selon le code civil suisse, les parents sont tenus de combler les besoins de leur enfants (obligation alimentaire) durant leur formation, et ceci bien au-delà de l'âge de la majorité.

évoluent dans un environnement institutionnel où il est difficile d'exister indépendamment de sa famille.

Interviewer : *Est-ce que tu as demandé de l'argent à ta famille dans ce cas-là ?*

Amélie : *Non je ne voulais pas. J'ai demandé de l'argent à des amis, mais pas à ma famille. Je ne voulais pas. J'ai demandé à avoir une bourse aussi. Bourse qui ne m'a jamais été accordée parce que mes parents sont propriétaires et parce qu'ils gagnent trop. Donc ils n'ont jamais voulu reconnaître que j'étais indépendante. On me disait « mais c'est à vos parents de vous payer tout cela », bien que j'essayais de leur faire comprendre qu'ils ne paient rien. Ensuite je suis allée au service social pour demander de l'aide. Là ils m'ont dit « on veut bien vous donner de l'argent mais il faudra nous le rembourser ». Ils m'ont même demandé si je voulais faire un procès contre mes parents. J'ai dit non mais non. L'éducation elle est un petit peu dure mais je ne veux pas leur faire un procès. Ensuite j'ai reçu une bourse enfin de l'uni [Université]. Donc avec ça j'ai pu remonter à la surface parce que là ça devenait dangereux. Je n'ai jamais osé demander de l'argent à mes parents parce que je voulais leur montrer que je pouvais m'en sortir toute seule.* (Amélie, 25 ans, étudiante en lettres)

Le temps des étudiant·e·s est en fin de compte un temps parenthèse[15], temps « scholastique » propre à la formation (Bourdieu 1997), au cours duquel on attend d'eux qu'ils se construisent à travers le savoir. Temps autorisé qui conduit les jeunes à se justifier dans leurs récits en demandant implicitement que l'on reconnaisse leur *désir d'indépendance* et leur capacité à assumer. Dans une situation plutôt privilégiée en comparaison avec les autres jeunes, ils cherchent à faire reconnaître en contrepartie qu'ils endossent le poids psychologique des supports assurés par leurs parents.

5.3 Les apprentis ou le « sens des responsabilités »

Au contraire des étudiants et même s'ils sont considérés comme étant en formation, les apprentis se reconnaissent comme « travailleurs » à part entière.

Oui, parce que l'apprentissage ce n'est pas comme si on est à l'Université ou bien si on est dans une école… On travaille à plein temps, donc en fait à 80 %, ou ça dépend combien de jours on a l'école, mais là l'école est considérée

15 Notre population – vu notamment le soutien accordée par la grande majorité des parents – nous semble différente des étudiants risquant de voir se prolonger un job précaire sans terminer leurs études (Pinto 2014).

> *comme jour de travail, donc en fait on travaille on pourrait dire à 100 %. On n'a pas le temps de se chercher encore un job à côté.* (Aurélie, 22 ans, assistante en pharmacie)

La formation à un métier s'inscrit d'emblée dans le salariat à venir. Les préoccupations autour du salaire qu'ils perçoivent déjà – pour ceux qui sont en formation duale – et autour des revenus futurs est très présente dans leur récit d'eux-mêmes.

> *Je pense que c'est important de gagner beaucoup et puis il faudra voir la formation que je termine combien elle rapporte.* (Coralie, 17 ans, assistante en pharmacie)

Les dispositifs institutionnels qui accompagnent les apprentis créent une continuité contractuelle entre formation et travail salarié à venir. L'apprentissage est conçu comme la première étape d'insertion dans le monde des métiers. Le « on » souvent utilisé par ces derniers dit bien l'identification à un groupe social spécifique qui se détache des autres manières de passer jeunesse. Par ailleurs, les revenus complémentaires tels que frais de déplacement pris en charge dans certaines situations, pourboires dans le domaine de la restauration, primes au travail d'équipe pour les jeunes majeurs, etc. rappellent que les transferts économiques s'effectuent sous le patronage de la loi sur le travail, sur un marché contractuel. Les jeunes se projettent dans une carrière professionnelle avec des attentes et des préoccupations autour d'une progression linéaire des responsabilités et des revenus.

> *Oui après l'apprentissage d'assistante en pharmacie, [mon père m'a dit] « fais encore quelque chose, parce que même dans ce métier ce n'est pas un salaire très élevé, même avec le CFC [certificat fédéral de capacité] ». Donc lui, il veut absolument que je fasse quelque chose encore après et je pense qu'il serait très déçu si maintenant j'arrête.* (Aurélie, 22 ans, assistante en pharmacie)

Cette structure temporelle linéaire, tournée vers l'avenir et la prévision se retrouve dans la façon dont les jeunes pensent les jalons de leur parcours. Vivant pour la plupart chez leurs parents[16] (16 sur 22 jeunes apprenti·e·s interviewé·e·s), l'une des étapes qui structure leur comportements économique est le départ planifié du foyer parental. L'épargne constitue ainsi une part importante de l'usage des ressources monétaires que les apprenti·e·s ont à disposition[17].

> *J'ai déjà pris ce que je pouvais prendre sur mon compte épargne. Je n'ai pas de limites, je me dis : « je prends 1, 2 fois, après j'arrête. » Après je touche plus le compte épargne sinon justement, ces 13 000 francs, je vais m'acheter une voiture avec, je vais m'acheter une maison, tous des trucs comme ça.*

16 Au contraire des étudiant·e·s pour lesquels, pour rappel, le rapport est inversé. 28 étudiants sur 42 vivaient dans leur propre ménage sous des formes diverses (Henchoz 2012).

17 Près de 40 % des revenus monétaires disponibles dans notre petit échantillon d'entretiens (Henchoz 2013).

> *Ouais c'est tous des trucs qui me servent pour plus tard… si j'emménage ou comme ça.* (Régis, 20 ans, apprenti employé de commerce)

L'immobilisation de l'argent en vue d'un objectif futur, les négociations des transferts avec leurs parents, tout cela diffère par conséquent des comportements et raisonnements économiques des étudiant·e·s. La présence du salaire d'apprenti définit de manière spécifique les rapports entre parents et jeunes. Là où les revenus de jobs des étudiant·e·s apparaissent souvent comme des compléments à ce qui est pris en charge par les parents, le salaire d'apprenti est un argent stable qui participe au budget familial. Les ressources et dépenses sont explicitement réparties.

> *En fait ma maman en première année elle me payait les repas que je mangeais quand j'étais au travail et moi je payais le natel, si je voulais m'acheter des habits et le manger quand j'étais aux cours en fait. Comme ça ça partageait un peu.* (Sophie, 18 ans, apprentie employée de commerce)

Le principe présidant au partage des charges et des frais entre membres de la famille, bien qu'informellement discuté, renvoie à une convention qui se rapproche de la contractualisation. Parents et enfant se mettent d'accord sur une répartition des charges sur le mode du contrat entre parties indépendantes. Le message est différent que chez les étudiant·e·s. Les parents initient ainsi leur progéniture à l'entièreté de l'économie de la maison en les impliquant dans les frais quotidiens. Les transferts non prévus sont alors perçus comme des dons.

> *Je sais pas. Je trouve qu'il me paie déjà beaucoup de choses et que c'est gentil de me donner déjà encore de l'argent pour les repas. En plus payer l'assurance… Bon l'abonnement de bus ça il me l'a payé. Et alors je me dis des fois je peux payer moi-même [rire]. Mais après des fois il me dit « ah c'est quoi que t'as reçu », je dis « c'est des frais pour l'école, les livres », il me dit « je paierai ça tu peux me donner ».* (Dominique, 18 ans, apprentie employée de commerce)

Cette participation des parents s'insinue dans les récits des jeunes apprenti·e·s comme une aide choisie qui accompagne leur parcours déjà amorcé vers l'indépendance financière. En ce sens, les apprenti·e·s se positionnent régulièrement comme « gérant » leur situation financière. Ils s'affirment comme des travailleurs, producteurs de leurs propres ressources, qui se préparent à être des salariés complets, des acteurs économiques à part entière. Au regard des autres jeunes, ils portent et défendent de manière plus claire cet habitus économique de calcul et de prévision adapté au monde du travail.

5.4 Jeunes sans formation : le présent sans avenir

Les jeunes sans formation[18] font figure, dans cet article, de groupe témoin dont les parcours et les espérances pratiques face à l'avenir diffèrent considérablement des deux groupes précédemment décrits. Issus de trajectoires non-linéaires, de passages par des activités sans continuité (débuts de formation, jobs, absence d'activité professionnelle depuis la fin de l'école, etc.), de rapports complexes et distendus avec leur famille, ils émargent pour un bon nombre d'entre eux à l'aide sociale. Leur structure temporelle est inversée. En l'absence, la plupart du temps, d'une capacité à se projeter dans l'avenir, le présent leur apparaît alors comme une alternative plus sûre qu'un futur incertain.

> *Ben exactement comme maintenant moi j'ai une mentalité à me dire que l'argent il est fait pour être dépensé donc la conclusion de toute façon avec l'argent, peu importe qu'on le mette sur un compte, on peut écrire plusieurs choses mais la conclusion elle sera pareille : c'est qu'il finit toujours par être dépensé, moi je garde ça en tête. Parce que maintenant quand j'ai de l'argent encore plus je le dépenserais vite parce que je me dis le jour où je vais travailler, j'aurai un bon salaire et avec les poursuites que j'ai, on va me laisser le strict minimum.* (Yann, 25 ans, sans emploi, formation de carreleur inachevée)

Ce sont les besoins qui guident la production de ressources. La faible maîtrise de l'avenir encourage un ethos de la réalisation de soi, la mobilisation autour de nécessités identifiées ici et maintenant. Leur distance à l'ethos de travailleur, du fait de la précarité des insertions professionnelles, entraîne donc le recours à différents modes de production de ressources y compris parfois déviants. Plus tôt dans leur trajectoire, le rapport à leurs parents est empreint de stratégies de production de ressources éloignées du « modèle de la symétrie » et de la réciprocité menant du même coup à des relations conflictuelles ; tel l'exemple d'une jeune femme racontant qu'elle réclamait de l'argent pour les transports à ses deux parents en resquillant ensuite dans le bus afin d'augmenter ses gains.

Produire des ressources chez les jeunes précaires consiste à combiner des circuits d'échanges autour des mêmes dépenses. Tout se passe comme si les différents types de ressources fonctionnaient *en vases communicants*. L'explication de Marie, nous parlant du financement de son mariage, rend bien compte de ce mode de production ancré dans le présent. :

> Interviewer : *Comment vous avez prévu financièrement la cérémonie ?*
>
> Fabia : *Ben là il y a pas mal les parents qui nous aident. En comptant tout on arrive à 4 500, 5 000 à peu près.*

18 Ces entretiens, du fait du mode de recrutement, ne représentent pas la diversité sociale des jeunes sans formation. Ils se rapprochent plus des jeunes précaires qui se caractérisent pas des difficultés économiques voire par des difficultés d'endettement.

Interviewer : *Et tes parents ils paient combien ?*

Fabia : *Mes parents je sais qu'ils paient l'apéro mais ça on ne sait pas parce que c'est une surprise qu'ils nous font mais je sais aussi qu'ils nous paient aussi la salle, ils paient le souper. Nous en fait ce qu'il va nous rester à payer ce sont les boissons et le bouquet de fleurs.*

Interviewer : *La robe ?*

Fabia : *Ça elle est déjà payée.*

Interviewer : *Comment tu l'as payée ?*

Fabia : *C'est en regardant sur internet, on a trouvé un site où elle était faite sur mesure en Chine et la robe était 189.– donc on a dit « on y va tant qu'on a l'argent ».*

Interviewer : *Vous allez recevoir des cadeaux à ce mariage ? Vous avez fait une liste ?*

Fabia : *Non pas vraiment. Je pense que les gens ils vont plutôt donner de l'argent, ils vont mettre sur un compte. Comme ça ça pourrait nous… ben juste nous payer les boissons après le mariage. Ça fait vite cher ça. C'est vrai que l'argent ce ne serait pas plus mal comme ça on pourrait payer ce qu'il nous reste à payer et après on est bon quoi.*

Interviewer : *Mais vous êtes arrivés à tout rembourser ?*

Fabia : *Il nous reste encore les décorations de la salle à acheter et payer le boucher donc là en gros il nous reste à peu près 1 500 à payer.*

Interviewer : *Qui c'est qui paie ?*

Fabia : *On attend les allocations familiales. Puis ça va partir là.* (Fabia, 18 ans, serveuse, sans formation)

On assiste à un équilibrage coup par coup des dépenses et des recettes. La logique qui préside à la production de ressources est donc le besoin mais les stratégies pour y répondre sont complexes et articulent des modèles d'échanges très différents.

Le rapport au travail en tant que projection progressive dans l'avenir étant absent, le futur est susceptible de promettre moins bien que le présent. Nous avons à faire à des formes de calcul calqués sur les besoins identifiés au fur et à mesure de leur apparition. Ce sont ces besoins qui activent la manière dont on y fait face. Les jeunes précaires symbolisent en creux l'esprit de calcul. En creux car il est délesté de la capacité de prévision attachée à l'insertion stable dans le monde du travail. Si les jeunes précaires participent eux-aussi au « modèle du marché » ils ne bénéficient pas

des ressources financières stables découlant d'un contrat salarial. Leurs comportements économiques s'orientent bien plutôt vers le troc, le prêt ou l'échange de services.

6 Conclusion

Au terme de cet article, nous souhaitons revenir sur deux points. Premièrement, nous avons pu montrer comment les trajectoires d'accès à l'argent autonome s'inscrivaient dans des formes de production de ressources économiques différentes selon le statut des jeunes interrogés. Les dispositions économiques orientées vers la prévision et l'anticipation de l'avenir, s'effectuent selon une temporalité de type moratoire ou parenthèse chez les étudiants, là où elle est linéaire et adossée à la carrière professionnelle chez les apprentis. Chez les jeunes précaires, par contraste, les comportements économiques et la rationalité privilégiés se réalisent dans des circuits d'échanges sans hiérarchie puisque soumis aux nécessités du présent.

En deuxième lieu, les types d'échanges économiques inspirés de Polanyi permettent de comprendre comment les jeunes modulent la production de ressources au fil de leurs trajectoires. Ce mouvement vers le fiduciaire est parallèle, chez les jeunes, à leurs stratégies d'aménagement d'espaces propres, de normes d'autonomie pour certains aspects de leur vie quotidienne (relations avec les pairs, adhésion à des cultures propres en termes de musique, de films, de sorties, etc.) hors du contrôle parental et en vue de l'accès au salariat.

C'est en fin de compte cette construction progressive de leur statut d'acteurs dans l'espace économique qui oriente leur comportement à l'égard de l'argent et non d'hypothétiques attirances pour le monde de la consommation. Le marché se présente en effet sous deux formes aux jeunes : celui de l'accès à des biens et services hors de la famille (consommation) et celui contractuel de l'échange de compétences contre salaire (marché du travail). Nous avons vu chez les jeunes apprentis et étudiants une socialisation progressive à ces deux formes de marché. Production des ressources et usage de ces ressources se conforment peu à peu à l'esprit de prévision que permet la perspective d'un travail stable, promesse de l'inscription dans un métier ou une profession valorisée. Inversement, la socialisation économique des jeunes précaires a lieu dans des types d'échanges où la logique de la production, du travailleur est absente ou distendue. Ils rencontrent alors le marché uniquement sous l'angle de la consommation et dirigent leurs raisonnements économiques autour des besoins.

Ceci plaide pour une prise en compte pleine des structures économiques dans lesquelles s'inscrivent les comportements des jeunes en matière financière. C'est à cette condition qu'on pourra au mieux comprendre, au-delà des présupposés normatifs en matière de comportement économique, toutes les formes de production et d'accès aux ressources économiques de la jeunesse actuelle.

7 Références bibliographiques

Ariès, Philippe. 1975. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*. Paris: Le Seuil.

Berti, Anna E. et Anna S. Bombi. 1988. *The Child's Construction of Economics*. Cambridge: Cambridge University Press.

Boltanski, Luc. 1966. *Le bohneur suisse*. Paris: Editions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. 1977. *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*. Paris: Editions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. 1980. *Questions de sociologie*. Paris: Editions de Minuit.

Bourdieu, Pierre. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris: Le Seuil.

Bourdieu, Pierre. 2012. *Sociologie de l'Algérie*. Paris: Puf.

Cérézuelle, Daniel. 1997. *Vers un nouveau développement social. Au-delà des formalismes techniques et économiques*. Paris: Desclée de Brouwer.

Dagnaud, Monique. 2013. *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*. Paris: Presses de Science Po.

Demazière, Didier et Claude Dubar. 1997. *Analyser les entretiens biographiques: l'exemple des récits d'insertion*. Paris: Nathan.

Dittmar, Helga, Karen Long et Rod Bond. 2007. When a better self is only a button click away: associations between materialistic values, emotional and identity-related buying motives, and compulsive buying tendency online. *Journal of Social and Clinical Psychology* 26: 334–361.

Donzelot, Jacques. 1977. *La police des familles*. Paris: Editions de Minuit.

Ducourant, Hélène. 2012. Comment? Vous n'avez pas de projet? Ethnographie du démarchage en matière de crédit à la consommation. *Sociologie du travail* 54(3): 375–390.

Dufy, Caroline et Florence Weber. 2007. *L'ethnographie économique*. Paris: La Découverte.

Duhaime, Gérard. 2001. Le cycle du surendettement. *Recherches sociographique* 42: 455–488.

Esping-Andersen, Gosta. 1999. *Les trois mondes de l'Etat-providence*. Paris: Puf.

Galland, Olivier. 1997. *Sociologie de la jeunesse*. Paris: Armand Colin.

Glévarec, Hervé. 2010. *La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*. Paris: Ministère de la culture et de la communication.

Goyette, Martin, Annie Pontbriand et Céline Bellot, (dirs). 2011. *Les transitions à la vie adulte des jeunes en difficulté: concepts, figures et pratiques*. Montréal: PUQ.

Henchoz, Caroline (dir.). 2012. Les jeunes et l'argent, qu'en est-il vraiment? *REISO, Revue d'information sociale*, http://www.reiso.org/spip.php?article2468 (11.10.2012).

Henchoz, Caroline (dir.). 2013. Les apprentis et l'argent. *REISO, Revue d'information sociale,* http://www.reiso.org/spip.php?article3734 (07.11.2013).

Henchoz, Caroline, Francesca Poglia Mileti et Fabrice Plomb. 2014. La socialisation économique en Suisse: récits rétrospectifs sur le rôle des parents et des enfants durant l'enfance et l'adolescence. *Sociologie et Sociétés* XLV (2): 279–300.

Henchoz, Caroline et Boris Wernli. 2012. L'endettement des jeunes est-il supérieur à celui des adultes en Suisse? *La Vie économique, revue de politique économique* 1/2: 53–56.

Kaufmann, Jean-Claude. 1996. *L'entretien compréhensif*. Paris: Nathan.

Lachance, Marie, Pierre Beaudoin et Jean Robitaille. 2005. Les jeunes adultes québécois et le crédit. *Enfances, Familles, Générations* 2, http://www.erudit.org/revue/efg/2005/v/n2/010918ar.html (15.05.2014).

Lejoyeux, Michel, Lucia Romo, Nicole Koskas, Pierre Angel et Jean Ades. 2002. Etude du jeu et des achats pathologiques dans une population d'étudiants. *Alcoologie et addictologie* 24(3): 235–241.

Lenoir, Rémi. 2003. *Généalogie de la morale familiale*. Paris : Le Seuil.

Molinier, Pascale, Sandra Laugier et Patricia Paperman (éds.). 2009. *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris : Editions Payot & Rivages.

Park, Tai-Young, Sung-Hui Cho et Jinsook Helen Seo. 2006. A compulsive buying case : a qualitative analysis by the grounded theory method. *Contemporary Family Therapy* 28 : 239–249.

Pinto, Vanessa. 2014. *A l'école du salariat. Les étudiants et leurs « petits boulots »*. Paris : PUF.

Plomb, Fabrice. 2005. *Faire entrer le travail dans sa vie. Vers de nouvelles modalités d'intégration professionnelle*. Paris : L'Harmattan.

Poglia Mileti, Francesca, Fabrice Plomb et Caroline Henchoz. A paraître. De la socialisation financière à l'autonomie économique : processus d'acquisition des compétences et des représentations liées à l'argent auprès d'étudiants vivant en Suisse. *Pensée plurielle*.

Polanyi, Karl. 1983. *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris : Gallimard.

Praz, Anne-Françoise. 2005. *De l'enfant utile à l'enfant précieux. Filles et garçons dans les cantons de Vaud et Fribourg, 1860 et 1930*. Lausanne : Antipodes.

Rajamma, Rajasree K. et Concha R. Neeley. 2005. Antecedents to shopping online : a shopping preference perspective. *Journal of Internet Commerce* 4 : 63–78.

Roulleau-Berger, Laurence. 1993. La construction sociale des espaces intermédiaires : l'exemple de jeunes en emploi précaire face aux politiques sociales. *Sociétés contemporaines* 2–3(14–15) : 191–209.

Scharenberg, Katja, Melania Rudin, Barbara Mueller, Thomas Meyer et Sandra Hupka-Brunner. 2014. Parcours de formation de l'école obligatoire à l'âge adulte. Survol des résultats de l'enquête longitudinale TREE, partie I. Bâle : TREE, https://tree.unibas.ch/fileadmin/tree/redaktion/docs/Publikationen/Scharenberg_etal_2014_Synopsis_TREE_Results_Part-I_Education_fr.pdf (17.07.2014).

Schultheis, Franz. 2008. La jeunesse – mythe moderne. Pp. 248–257 in *La marque jeune*, édité par Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor. Neuchâtel : MEN.

Sennett, Richard. 2006. *La culture du nouveau capitalisme*. Paris : Albin Michel.

Singly De, François. 2000. Penser autrement la jeunesse. *Lien social et Politique* : 9–21.

Streuli, Elisa. 2007. *Verschuldung junger Erwachsener – Zusammenfassung wichtiger Ergebnisse*. Bâle : Hochschule für Soziale Arbeit.

Streuli, Elisa, Olivier Steiner, Christoph Mattes et Franciska Shenton. 2008. *Eigenes Geld und fremdes Geld – Jugendliche zwischen finanzieller Abhängigkeit und Mündigkeit*. Bâle : Gesowip.

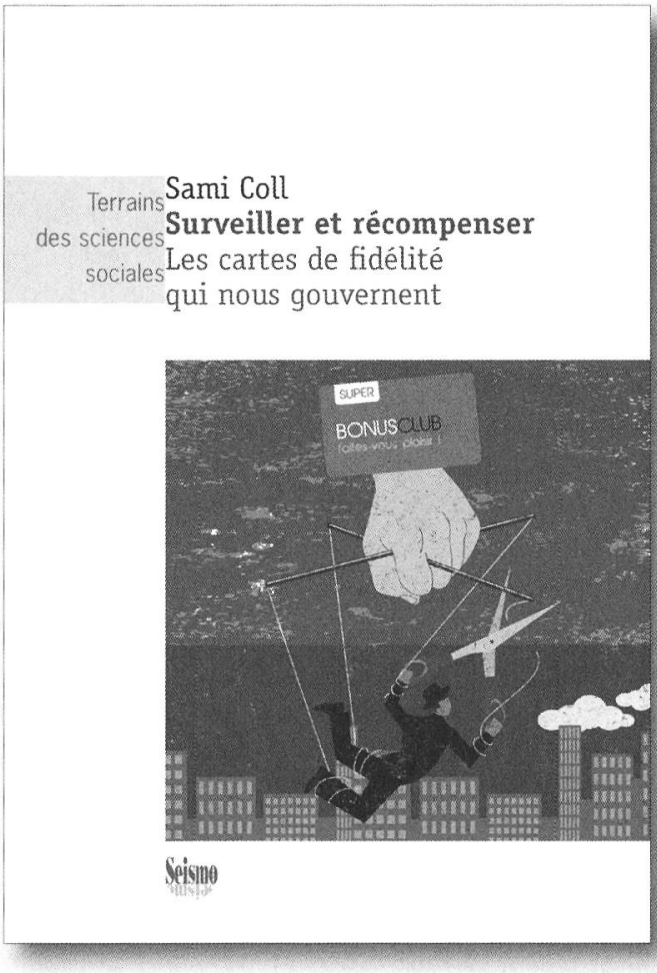
Van de Velde, Cécile. 2008. *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Paris : Puf.

Van de Velde, Cécile. 2012. La dialectique de la socialisation en tant de crise. *Sociologie* 3/4 : 427–432.

Weber, Florence. 2009. Le calcul économique ordinaire. Pp. 399–437 in *Traité de sociologie économique*, édité par Philippe Steiner et François Vatin. Paris : Puf.

Weber, Max. 2008. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Flammarion.

www.editions-seismo.ch / info@editions-seismo.ch
www.seismoverlag.ch / info@seismoverlag.ch



Terrains des sciences sociales

Sami Coll

Surveiller et récompenser
Les cartes de fidélité qui nous gouvernent

348 pages, SFr. 39.—/Euro 30.—
ISBN 978-2-88351-064-7

Alors que le *big data* fait les grands titres de l'actualité, cet ouvrage montre en quoi la collecte massive de données mérite d'être analysée sociologiquement. Sami Coll propose ici une analyse détaillée des rouages d'un système de surveillance : les dispositifs de fidélisation dans la grande distribution. En mobilisant des concepts-clés issus de la sociologie, ce livre permet de découvrir les efforts des entreprises pour mieux nous connaître et nous surveiller. D'une part les mécanismes qui incitent les clients à adopter leurs cartes et qui les disciplinent pour qu'ils les utilisent, et d'autre part les stratégies marketing reposant sur les algorithmes de forage des données qui sont au centre du *big data*. Cette compréhension fine de la consommation sous surveillance mène l'auteur à proposer une discussion éclairante sur la validité de la notion de « sphère privée » dans notre société et va jusqu'à suggérer que la sacro-sainte « sphère privée » n'est plus seulement un outil de protection, mais qu'elle devient aussi l'une des meilleures alliées de la surveillance.

Tout en offrant, pour la première fois en français, une véritable introduction aux études de la surveillance des consommateurs, l'ouvrage formule plus globalement une théorisation du contrôle social et des modalités de régulations sociales qui s'opèrent par le biais des pratiques de consommation.

Sami Coll est docteur en sociologie de l'Université de Genève. Auteur de nombreux articles scientifiques et intervenant régulier dans les médias sur le thème des technologies et de la surveillance, il continue à mener des recherches dans ce domaine et enseigne dans divers établissements de Suisse romande.